

RÉCIT DU SABOTIER.

PERONNIK L'IDIOT (1).

Vous n'êtes pas sans avoir rencontré de ces pauvres innocents que le prêtre a baptisés avec de l'huile de lièvre (2) et qui ne savent que s'arrêter

(1) Il ne faut pas que ce mot d'idiot fasse illusion ; l'idiot des contes populaires est la personnification de la faiblesse rusée l'emportant sur la force ; il est toujours plus ou moins de la famille du berger de l'Avocat patelin. L'idiotisme joue, dans les traditions des peuples chrétiens, le même rôle que jouait la laideur physique dans celles des peuples de l'antiquité. Ceux-ci prenaient pour accomplir les faits extraordinaires le bossu Ésope, ceux-là prendront Peronnik ou tout autre garçon simple d'esprit, afin que le contraste entre le héros et l'action soit plus frappant et le résultat plus inattendu.

Nous renvoyons, du reste, le lecteur à la note qui suit cette tradition pour l'examen particulier qu'elle nous a semblé mériter.

(2) *Badexet gad eol gad* ; c'est une expression consacrée en Bretagne lorsque l'on veut parler d'une tête faible.

devant les portes pour demander leur pain. On dirait des veaux qui ont perdu le chemin de leur étable. Ils regardent de tous côtés avec de grands yeux et la bouche ouverte, comme s'ils cherchaient quelque chose; mais ce qu'ils cherchent n'est pas assez commun dans le pays pour qu'on le trouve sur les grands chemins, car c'est de l'esprit.

Peronnik était un de ces pauvres idiots qui ont pour père et mère la charité des chrétiens. Il allait devant lui sans savoir où; quand il avait soif, il buvait aux fontaines; quand il avait faim, il demandait aux femmes qu'il voyait sur leurs seuils, les croûtes de rebut; quand il avait sommeil, il cherchait une meule de paille et y creusait son lit, comme un lézard.

Du reste, Peronnik n'était pas mal vêtu pour son état. Il avait une culotte de toile à laquelle il ne manquait que le fond, un gilet garni d'une manche et la moitié d'un bonnet qui avait été neuf. Aussi, quand Peronnik avait mangé, il chantait de tout son cœur, et il remerciait Dieu, soir et matin, de lui avoir fait tant de présents sans y être obligé.

Quant à savoir un métier, Peronnik n'en avait jamais appris ; mais il était habile en beaucoup de choses. Il faisait autant de repas qu'on voulait , il dormait plus longtemps que personne, et il imitait avec sa langue le chant des alouettes. Il y en a maintenant plus d'un dans le pays qui n'en pourrait pas faire autant.

A l'époque dont je vous parle (c'est-à-dire il y a mille ans et plus) le *pays du blé blanc* n'était pas tout à fait comme vous le voyez aujourd'hui. Depuis ce temps-là bien des gentilshommes ont mangé leur héritage et changé leurs futaies en sabots ; aussi, la forêt de Paimpont s'étendait-elle sur plus de vingt paroisses. Il y en a même qui disent qu'elle passait la rivière et allait rejoindre Elven.

Quoi qu'il en soit, Peronnik arriva un jour à une ferme bâtie sur la lisière du bois, et, comme il y avait déjà longtemps que la cloche du *Benedicite* sonnait dans son estomac, il s'approcha pour demander à manger.

La fermière était justement à genoux sur le seuil

de la porte et se préparait à nettoyer la bassine à bouillie avec sa pierre à fusil (1); mais quand elle entendit la voix de l'idiot qui demandait à manger au nom du vrai Dieu, elle s'arrêta et lui tendit le chaudron.

— Tiens, dit-elle, mon pauvre Jean le Veau (2), mange le gratin et dis un *Pater* pour nos pourceaux qui ne peuvent pas engraisser.

Peronnik s'assit à terre, mit la bassine entre ses jambes, et se mit à gratter avec ses ongles; mais il ne réussissait à trouver que bien peu de choses, car toutes les cuillers de la maison avaient déjà passé par là. Cependant il se lécha les doigts, en faisant entendre un grognement de satisfaction, comme s'il n'eût jamais mangé rien de meilleur.

— C'est de la farine de mil, dit-il à demi-voix, de la farine de mil détrempee avec du lait de vache

(1) Sur les côtes, on enlève le gratin attaché aux parois des bassines à bouillie avec une coquille de moule; dans l'intérieur, on se sert, pour le même usage, d'un caillou coupant, qui est le plus souvent une pierre à fusil.

(2) *Iann ar lue*, imbécile.

noire (1) par la meilleure faiseuse de tout le bas pays.

La fermière, qui s'en allait, se retourna flattée.

— Pauvre innocent, dit-elle, il en reste bien peu ; mais j'ajouterai un morceau de pain de méteil (2).

Elle apporta au jeune garçon l'entamure d'une miche qui arrivait du four ; Peronnik y mordit comme un loup dans une cuisse d'agneau et s'écria qu'il devait avoir été pétri par le boulanger de monseigneur l'évêque de Vannes ! La paysanne enorgueillie répondit que c'était bien autre chose quand on le mangeait avec du beurre nouvellement baratté, et, pour le prouver, elle en apporta dans la petite écuelle couverte. Après en avoir goûté, l'idiot déclara que c'était du *beurre vivant* (3), que celui de la *semaine blanche* ne le valait pas (4), et, afin de

(1) Le lait de vache noire passe, en Bretagne, pour le plus sain et le plus délicat.

(2) *Mistilhon*, mélange de seigle et de froment.

(3) *Aman fresk-beo*.

(4) Les Bretons attribuent au beurre de la semaine blanche et des Rogations une délicatesse particulière et même des

mieux appuyer ses éloges, il étendit sur son entamure tout ce qui se trouvait dans la sébile. Mais le contentement empêcha la fermière de s'en apercevoir, et elle ajouta encore à ce qu'elle avait déjà donné un morceau de lard qui restait de la soupe du dimanche.

Peronnik vantait toujours plus chaque morceau et avalait tout, comme si c'eût été de l'eau de source, car il n'avait point fait, depuis bien longtemps, un pareil repas. La fermière allait et venait, tout en le regardant manger, et ajoutait, par-ci par-là, quelques bribes qu'il recevait en faisant le signe de la croix.

Pendant qu'il était ainsi occupé à prendre des forces, voilà qu'un cavalier armé parut à la porte de la maison, et s'adressa à la femme pour lui demander le chemin du château de Kerglas.

— Jésus mon Dieu ! monsieur le gentilhomme, est-ce là que vous allez ? s'écria la fermière.

propriétés médicales, à cause de l'excellence des herbages cette époque.

— Oui, répondit l'homme de guerre, et je suis venu pour cela d'un pays si éloigné, qu'il a fallu marcher trois mois, nuit et jour, pour arriver jusqu'ici.

— Et que venez-vous chercher à Kerglas ? reprit la Bretonne.

— Je viens chercher le bassin d'or et la lance de diamant.

— Ce sont donc deux choses d'un grand prix ? demanda Peronnik.

— D'un plus grand prix que toutes les couronnes de la terre, répondit l'étranger, car outre que le bassin d'or produit, à l'instant, les mets et les richesses que l'on désire, il suffit d'y boire pour être guéri de tous ses maux, et les morts eux-mêmes ressuscitent en le touchant de leurs lèvres. Quant à la lance de diamant, elle tue et brise tout ce qu'elle touche.

— Et à qui appartient cette lance de diamant et ce bassin d'or ? reprit Peronnik émerveillé.

— A un magicien que l'on appelle Rogear; et qui habite le château de Kerglas, répondit la fermière; on le voit tous les jours passer, à la lisière du bois, monté sur sa jument noire que suit un poulain de treize mois; mais nul n'oserait l'attaquer, car il tient dans sa main la lance sans merci.

— Oui, reprit l'étranger, mais l'ordre de Dieu lui défend de s'en servir au château de Kerglas. Dès qu'il y arrive, la lance et le bassin sont déposés au fond d'un souterrain obscur qu'aucune clef ne peut ouvrir; aussi est-ce là que je veux aller attaquer le magicien.

— Hélas! vous ne pourrez réussir, mon maître, reprit la paysanne; plus de cent autres gentils-hommes ont essayé l'aventure, avant vous, sans qu'aucun ait reparu.

— Je le sais, bonne femme, répliqua le cavalier; mais ils n'avaient pas reçu, comme moi, les instructions de l'ermite de Blavet.

— Et que vous a dit l'ermite? demanda Peronnik.

— Il m'a averti de tout ce que j'aurai à faire, reprit l'étranger; d'abord il faudra que je traverse le bois trompeur où toutes espèces d'enchantements seront employées pour m'effrayer et me faire perdre ma route. La plupart de ceux qui m'ont précédé s'y sont égarés et y ont péri de froid, de fatigue ou de faim.

— Et si vous le passez? dit l'idiot.

— Si je le passe, continua le gentilhomme, je rencontrerai un korigan armé d'un aiguillon de feu qui réduit en cendres tout ce qu'il touche. Ce korigan veille près d'un pommier auquel il faudra que je prenne une pomme.

— Et ensuite? ajouta Peronnik.

— Ensuite, je trouverai la *fleur qui rit*, gardée par un lion dont la crinière est formée de vipères, et il faudra que je cueille la fleur; après quoi j'aurai à passer le lac des dragons, à combattre l'homme

noir armé d'une boule de fer qui atteint toujours le but et revient d'elle-même à son maître ; j'entre-rai enfin dans le vallon des plaisirs, où je verrai tout ce qui peut tenter un chrétien et le retenir, et j'arriverai à une rivière qui n'a qu'un seul gué. Là se trouvera une dame vêtue de noir que je prendrai en croupe et qui me dira ce que je dois faire.

La fermière essaya de prouver à l'étranger qu'il ne pourrait jamais supporter toutes ces épreuves ; mais celui-ci répondit que ce n'était point là une affaire à être jugée par les femmes, et, après s'être fait indiquer l'entrée de la forêt, il mit son cheval au galop et disparut parmi les arbres.

La fermière poussa un gros soupir, en déclarant que c'était un mort de plus que le Christ allait avoir à juger ; elle donna quelques croûtes à Peronnik et l'engagea à continuer son chemin.

Celui-ci allait suivre son conseil lorsque le maître de la ferme arriva des champs. Il venait justement de renvoyer l'enfant qui gardait les vaches à l'entrée du bois, et il cherchait, dans son esprit, comment il pourrait le remplacer.

La vue de l'idiot fut pour lui un trait de lumière ; il pensa qu'il avait trouvé ce qui lui manquait, et, après quelques questions, il demanda brusquement à Peronnik s'il voulait rester à la ferme pour surveiller le bétail. Peronnik eût préféré avoir à se surveiller tout seul, car personne n'avait plus de courage que lui pour ne rien faire ; mais il sentait encore sur ses lèvres le goût du lard, du beurre frais, du pain de méteil et du gratin de mil ; aussi se laissa-t-il tenter et accepta-t-il la proposition du fermier.

Celui-ci le conduisit sur-le-champ au bord de la forêt ; il compta tout haut les vaches (sans oublier les génisses), lui coupa une baguette de coudrier pour qu'il pût les conduire, et l'avertit de les ramener au soleil couchant.

Voilà donc Peronnik devenu curé de bestiaux, devant les empêcher de mal faire, et courant de la noire à la rousse et de la rousse à la blanche pour les retenir où il fallait.

Or, pendant qu'il courait ainsi de côté et d'autre,

il entendit tout à coup des pas de chevaux, et il aperçut, dans une des allées du bois, le géant Rogéar assis sur sa jument, suivi du poulain de treize mois. Il portait au cou le bassin d'or et à la main la lance de diamant qui brillait comme une flamme. Peronnik effrayé se cacha derrière un buisson ; le géant passa près de lui, puis continua sa route. Lorsqu'il eut disparu, l'idiot sortit de sa cachette et regarda le côté par lequel il était parti, mais sans pouvoir reconnaître le chemin qu'il avait suivi.

Cependant des cavaliers armés arrivaient sans cesse pour chercher le château de Kerglas et on n'en voyait aucun revenir. Le géant, au contraire, faisait tous les jours sa promenade. L'idiot, qui avait fini par s'enhardir, ne se cachait plus lorsqu'il passait, et le regardait, de loin, avec des yeux d'envie, car le désir de posséder le bassin d'or et la lance de diamant grandissait chaque jour dans son cœur. Mais il en était de cela comme d'une bonne femme, c'était une chose plus facile à souhaiter qu'à obtenir.

Un soir que Peronnik était seul dans la pâture ;

comme d'habitude, voilà qu'un homme à barbe blanche s'arrêta à la lisière de la forêt. L'idiot crut que c'était encore quelque étranger qui venait pour tenter les aventures, et il lui demanda s'il ne cherchait pas la route de Kerglas.

— Je ne la cherche pas, car je la connais, répondit l'inconnu.

— Vous y êtes allé et le magicien ne vous a pas tué ! s'écria l'idiot.

— Parce qu'il n'avait rien à craindre de moi, répliqua le vieillard à barbe blanche ; on me nomme le sorcier Bryak et je suis le frère aîné de Rogéar. Quand je veux l'aller visiter je viens ici, et, comme malgré ma puissance je ne pourrais traverser le bois enchanté sans m'égarer, j'appelle le poulain noir pour me conduire.

A ces mots, il traça trois cercles avec son doigt sur la poussière, répéta tout bas des paroles que le démon apprend aux sorciers, puis il s'écria :

Poulain libre des pieds, poulain libre des dents,
Poulain, je suis ici, viens vite, je t'attends (1).

Le petit cheval parut aussitôt. Bryak lui mit un licou, une entrave, monta sur son dos et le laissa rentrer dans la forêt.

Peronnik ne dit rien à personne de cette aventure ; mais il comprenait maintenant que la première chose pour se rendre à Kerglas était de monter le poulain qui connaissait la route. Malheureusement il ne savait ni tracer les trois cercles, ni prononcer les paroles magiques nécessaires pour faire entendre l'appel :

Poulain libre des pieds, poulain libre des dents,
Poulain, je suis ici, viens vite, je t'attends.

Il fallait donc trouver une autre manière de s'en rendre maître, et, une fois qu'il serait pris, le moyen de cueillir la pomme, de saisir la *fleur qui rit*, d'échapper à la boule de l'homme noir, et de traverser le vallon des plaisirs.

(1) Hebel dishual, digabest,
Deui buan, me so prest.

Peronnik y songea longtemps, et il lui sembla enfin qu'il pourrait réussir. Ceux qui sont forts vont chercher le danger avec leur force, et, le plus souvent, ils y périssent ; mais les faibles prennent les choses de côté. Ne pouvant espérer de combattre le géant, l'idiot résolut d'avoir recours à la ruse. Quant aux difficultés, il ne s'en effraya pas ; il savait que les nêfles sont dures comme cailloux quand on les cueille, et qu'avec un peu de paille et beaucoup de patience elles finissent, pourtant, par mollir (1).

Il fit donc tous ses préparatifs pour l'heure où le géant devait paraître à l'entrée du bois. Il arrangea d'abord un licou et une entrave de chanvre noir, un lacet à prendre les bécasses, dont il trempa les crins dans l'eau bénite, une poche de toile qu'il remplit de glu et de plumes d'alouettes, un chaquet, un sifflet de sureau et un morceau de croûte frotté de lard rance. Cela fait, il émietta le pain de son déjeuner le long de la route que suivait Rogéar, sa jument et son poulain de treize mois.

(1) C'est un proverbe breton :

Gad colo hac amser
E veura ar mesper.

Tous trois parurent à l'heure ordinaire et traversèrent la pâture, comme ils le faisaient tous les jours : mais le poulain, qui marchait la tête basse et flairant la terre, sentit les miettes de pain et s'arrêta pour les manger, de sorte qu'il se trouva bientôt seul et hors de vue du géant. Alors Peronnik s'approcha doucement ; il lui jeta son licou, attacha deux de ses pieds avec l'entrave, sauta sur son dos et le laissa aller à sa fantaisie, car il était bien sûr que le poulain, qui connaissait le chemin, le conduirait au château de Kerglas.

Le jeune cheval prit effectivement, sans hésiter, une des routes les plus sauvages, marchant aussi vite que le lui permettait l'entrave.

Peronnik tremblait comme une feuille, car tous les enchantements de la forêt se réunissaient pour l'effrayer. Tantôt il lui semblait qu'un gouffre sans fond s'ouvrait devant sa monture, tantôt les arbres paraissaient s'enflammer et il se trouvait au milieu d'un incendie ; souvent, au moment de passer un ruisseau, le ruisseau devenait torrent et menaçait de l'emporter ; d'autres fois, quand il suivait un sen-

tier, au pied de la colline, d'immenses rochers avaient l'air de se détacher et de rouler vers lui pour l'écraser. L'idiot avait beau se dire que c'étaient des tromperies du magicien, il sentait sa moelle se refroidir de peur. Enfin il se décida à enfoncer son bonnet sur ses yeux pour ne rien voir et à laisser le poulain l'emporter.

Tous deux arrivèrent ainsi dans une plaine où cessaient les enchantements. Alors Peronnik releva son bonnet et regarda autour de lui.

C'était un lieu aride et plus triste qu'un cimetière. De loin en loin, on voyait les squelettes des gentilshommes qui étaient venus pour chercher le château de Kerglas. Ils étaient là, étendus à côté de leurs chevaux, et des loups gris achevaient de ronger leurs os.

Enfin l'idiot rencontra une prairie ombragée tout entière par un seul pommier si chargé de fruits, que les branches pendaient jusqu'à terre. Devant l'arbre était le korigan tenant à la main l'épée de

feu qui réduisait en cendres tout ce qu'elle touchait.

A la vue de Peronnik, il jeta un cri semblable à celui de la corneille de mer et leva son épée ; mais, sans paraître s'étonner, le jeune garçon ôta son bonnet avec politesse.

— Ne vous dérangez pas, mon petit prince, dit-il ; je veux seulement passer pour me rendre à Kerglas, où le seigneur Rogéar m'a donné rendez-vous.

— A toi, répond le nain, et qui es-tu donc ?

— Je suis le nouveau serviteur de notre maître, reprit l'idiot ; vous savez bien, celui qu'il attend !

— Je ne sais rien, répliqua le nain, et tu m'as tout l'air d'un affronteur.

— Faites excuse, interrompit Peronnik, ce n'est pas mon métier ; je suis seulement preneur et dresseur d'oiseaux. Mais, pour Dieu ! ne me retardez pas, car M. le magicien compte sur moi, et même il m'a prêté son poulain, comme vous voyez, pour que j'arrive plus tôt au château.

Le korigan remarqua, en effet, alors, que Peronnik montait le jeune cheval du magicien, et il commença à penser qu'il lui disait vrai. L'idiot avait d'ailleurs l'air si innocent, qu'on ne pouvait le croire capable d'inventer une histoire. Cependant il parut encore douter et il lui demanda quel besoin le magicien avait d'un oiseleur.

— Un grand besoin, à ce qu'il paraît, répliqua Peronnik, car, selon son dire, tout ce qui graine et tout ce qui mûrit dans le jardin de Kerglas est à l'instant dévoré par les oiseaux.

— Et comment feras-tu pour les empêcher ? demanda le nain.

Perronnik montra le petit piège qu'il avait fabriqué et dit qu'aucun oiseau n'y pouvait échapper.

— C'est ce dont je veux m'assurer, reprit le korigan. Mon pommier est aussi ravagé par les merles et par les grives ; tends ton piège, et, si tu peux les prendre, je te laisserai passer.

Peronnik y consentit ; il attacha son poulain à un

arbre, s'approcha du tronc du pommier, y fixa un des bouts du piège, puis il appela le korigan pour tenir l'autre bout, tandis qu'il préparait les brochettes. Celui-ci fit ce que l'idiot demandait ; alors Peronnik tira subitement le nœud coulant, et le nain se trouva lui-même pris comme un oiseau.

Il poussa un cri de rage et voulut se dégager ; mais le lacet, qui avait été trempé dans l'eau bénite, résista à tous ses efforts. L'idiot eut le temps de courir à l'arbre, d'y cueillir une pomme et de remonter sur le poulain, qui continua sa route.

Ils sortirent ainsi de la plaine, et se trouvèrent en face d'un bosquet composé des plus belles plantes. Il y avait là des roses de toutes couleurs, des genêts d'Espagne, des chèvrefeuilles rouges, et pardessus le tout, s'élevait une fleur mystérieuse qui riait ; mais un lion à crinière de vipère courait autour du bosquet, en roulant les yeux et faisant grincer ses dents comme deux meules de moulin nouvellement repiquées.

Peronnik s'arrêta et salua de nouveau, car il sa-

vait que devant les puissants un bonnet est moins utile sur la tête qu'à la main. Il souhaita toutes sortes de prospérités au lion ainsi qu'à sa famille, et lui demanda s'il était bien sur la route qui conduisait à Kerglas.

— Et que vas-tu faire à Kerglas? cria l'animal féroce d'un air terrible.

— Sauf votre respect, répondit timidement l'idiot, je suis au service d'une dame qui est l'amie du seigneur Rogéar, et qui lui envoie, en présent, de quoi faire un pâté d'alouettes.

— Des alouettes, répéta le lion, qui passa la langue sur ses moustaches, voilà bien un siècle que je n'en ai mangé. En apportes-tu beaucoup?

— Tout ce que peut tenir ce sac, monseigneur, répondit Peronnik, en montrant la poche de toile qu'il avait remplie de plumes et de glu.

Et, pour faire croire ce qu'il disait, il se mit à contrefaire le gazouillement des alouettes.

Ce chant augmenta l'appétit du lion.

— Voyons, reprit-il, en s'approchant, montre-moi tes oiseaux; je veux savoir s'ils sont assez gros pour être servis à notre maître.

— Je ne demanderais pas mieux, répondit l'idiot; mais si je les tire du sac, j'ai peur qu'ils ne s'envolent.

— Entr'ouvre-le seulement pour que j'y regarde, répliqua la bête féroce.

C'était justement ce que Peronnik espérait; il présenta la poche de toile au lion, qui y fourra la tête pour saisir les alouettes, et se trouva pris dans les plumes et dans la glu. L'idiot serra vite le cordon du sac autour de son cou, fit le signe de la croix sur le nœud pour le rendre indestructible; puis, courant à la fleur qui riait, il la cueillit et repartit de toute la vitesse de son poulain.

Mais il ne tarda pas à rencontrer le lac des dragons, qu'il fallait traverser à la nage, et, à peine

y fut-il entré, que ceux-ci accoururent de toutes parts pour le dévorer.

Cette fois, Peronnik ne s'amusa pas à leur tirer son bonnet; mais il se mit à leur jeter les grains de son chapelet comme on jette du blé noir aux canards, et, à chaque grain avalé, un des dragons se retournait sur le dos et mourait, si bien que l'idiot put gagner l'autre rive sans aucun mal.

Restait à traverser le vallon gardé par l'homme noir. Peronnik l'aperçut bientôt à l'entrée, enchaîné au rocher par le pied, et tenant à la main une boule de fer qui, après avoir frappé le but, lui revenait d'elle-même. Il avait autour de la tête six yeux qui veillaient habituellement les uns après les autres; mais, dans ce moment, il les tenait tous six ouverts. Peronnik sachant que, s'il était aperçu, la boule de fer l'atteindrait avant qu'il eût pu parler, prit le parti de se glisser le long du taillis. Il arriva ainsi, en se cachant derrière les buissons, à quelques pas de l'homme noir. Celui-ci venait de s'asseoir, et deux de ses yeux s'étaient fermés pour se reposer. Peronnik jugeant qu'il avait sommeil, se mit à chanter à

demi-voix le commencement de la grand'messe. L'homme noir parut d'abord étonné; il redressa la tête; puis, comme le chant agissait sur lui, il ferma un troisième œil. Peronnik entonna alors le *Kyrie eleison* sur le ton des prêtres qui sont possédés par le *diable assoupissant* (1). L'homme noir ferma son quatrième œil et la moitié du cinquième. Peronnik commença les vêpres; mais, avant qu'il fût arrivé au *Magnificat*, l'homme noir était endormi.

Alors, le jeune garçon prit le poulain à la bride pour le faire marcher doucement par les endroits couverts de mousses, et, passant près du gardien, il entra dans la vallée des plaisirs.

C'était ici l'endroit le plus difficile, car il ne s'agissait plus d'éviter un danger, mais de fuir une tentation. Peronnik appela tous les saints de la Bretagne à son aide.

Le vallon qu'il traversait était semblable à un

(1) Les Bretons croient à un diable particulier qui fait dormir à l'église et qu'ils appellent *ar c'houskezik*, du verbe *kouska*, qui signifie dormir.

jardin rempli de fruits, de fleurs et de fontaines, mais les fontaines étaient de vins et de liqueurs délicieuses, les fleurs chantaient avec des voix aussi douces que les chérubins du paradis, et les fruits venaient s'offrir d'eux-mêmes. Puis, à chaque détour d'allée, Peronnik voyait de grandes tables servies comme pour des rois ; il sentait la bonne odeur des pâtisseries qu'on tirait du four, il voyait des valets qui semblaient l'attendre ; tandis que, plus loin, de belles jeunes filles, qui sortaient du bain et qui dansaient sur l'herbe, l'appelaient par son nom et l'invitaient à conduire le bal.

L'idiot avait beau faire le signe de la croix, il ralentissait insensiblement le pas du poulain ; il levait le nez au vent pour mieux sentir la fumée des plats et pour mieux voir les baigneuses ; il allait peut-être s'arrêter et c'en était fait de lui, si le souvenir du bassin d'or et de la lance de diamant n'eût, tout à coup, traversé son esprit ; il se mit aussitôt à siffler dans son sifflet de sureau pour ne pas entendre les douces voix, à manger son pain frotté de lard rance pour ne pas sentir l'odeur des plats, et à re-

garder les oreilles de son cheval pour ne pas voir les danseuses.

De cette manière, il arriva au bout du jardin sans malheur, et il aperçut enfin le château de Kerglas.

Mais il en était encore séparé par la rivière dont on lui avait parlé et qui n'avait qu'un seul gué. Heureusement que le poulain le connaissait et entra dans l'eau au bon endroit.

Peronnik regarda alors autour de lui s'il ne verrait pas la dame qu'il devait conduire au château, et il l'aperçut assise sur un rocher; elle était vêtue de satin noir et sa figure était jaune comme celle d'une Mauresque.

L'idiot tira encore son bonnet et lui demanda si elle ne voulait point traverser la rivière.

— Je t'attendais pour cela, répondit la dame; approche que je puisse m'asseoir derrière toi.

Peronnik s'approcha, la prit en croupe et com-

mença à passer le gué. Il était à peu près au milieu du passage quand la dame lui dit :

— Sais-tu qui je suis, pauvre innocent ?

— Faites excuse, répondit Peronnik ; mais, à vos habits, je vois bien que vous êtes une personne noble et puissante.

— Pour noble, je dois l'être, reprit la dame, car mon origine date du premier péché ; et pour puissante, je le suis, car toutes les nations cèdent devant moi.

— Et quel est donc votre nom, s'il vous plaît, madame, demanda Peronnik.

— On m'appelle la Peste, répliqua la femme jaune.

L'idiot fit un bond sur son cheval et voulut se jeter dans la rivière, mais la Peste lui dit :

— Reste en repos, pauvre innocent, tu n'as rien à craindre de moi, et je puis au contraire te servir.

— Est-ce bien possible, que vous ayez cette bonté,

madame la Peste ? dit Peronnik, en tirant cette fois son bonnet pour ne plus le remettre ; au fait, je me rappelle maintenant que c'est à vous de m'apprendre comment je pourrai me débarrasser du magicien Rogéar.

— Il faut que le magicien meure ? dit la dame jaune.

— Je ne demanderais pas mieux, répliqua Peronnik, mais il est immortel.

— Écoute, et tâche de comprendre, reprit la Peste. Le pommier gardé par le korigan est une bouture de l'arbre du bien et du mal, planté dans le paradis terrestre par Dieu lui-même. Son fruit, comme celui qui fut mangé par Adam et Ève, rend les immortels susceptibles de mourir. Tâche donc que le magicien goûte à la pomme, et je n'aurai ensuite qu'à le toucher pour qu'il cesse de vivre.

— Je tâcherai, dit Peronnik ; mais si je réussis, comment pourrai-je avoir le bassin d'or et la lance de diamant, puisqu'ils sont cachés dans un sou-

terrain obscur qu'aucune clef forgée ne peut ouvrir.

— *La fleur qui rit* ouvre toutes les portes, répondit la Peste, et elle éclaire toutes les nuits.

Comme elle achevait ces mots, ils arrivèrent à l'autre bord et l'idiot s'avança vers le château.

Il y avait devant l'entrée un grand auvent pareil au dais sous lequel marche monseigneur l'évêque de Vannes à la procession du Saint-Sacrement. Le géant s'y tenait à l'abri du soleil, les jambes croisées l'une sur l'autre, comme un propriétaire qui a rentré ses grains, et fumant une corne à tabac d'or vierge. En apercevant le poulain sur lequel se trouvaient Peronnik et la dame vêtue de satin noir, il releva la tête et dit, d'une voix qui retentissait comme le tonnerre :

— Par Belzébut, notre maître ! c'est mon poulain de treize mois que monte cet idiot !

— Lui-même, ô le plus grand des magiciens, répondit Peronnik.

— Et comment as-tu fait pour t'en emparer ? reprit Rogéar.

— J'ai répété ce que m'avait appris votre frère Bryak, répliqua l'idiot. En arrivant sur la lisière de la forêt, j'ai dit :

Poulain libre des pieds, poulain libre des dents,
Poulain, je suis ici, viens vite, je t'attends ;

et le petit cheval est aussitôt venu.

— Tu connais donc mon frère ? reprit le géant.

— Comme on connaît son maître, répondit le garçon.

— Et pourquoi t'envoie-t-il ici ?

— Pour vous porter en présent deux raretés qu'il vient de recevoir du pays des Mauresques : la pomme de joie que voici, et la femme de soumission que vous voyez. Si vous mangez la première, vous aurez toujours le cœur aussi content qu'un pauvre homme qui trouverait une bourse de cent écus dans

son sabot; et si vous prenez la seconde à votre service, vous n'aurez plus rien à désirer dans le monde.

— Alors, donne la pomme et fais descendre la Mauresque, répondit Rogéar.

L'idiot obéit; mais dès que le géant eut mordu dans le fruit, la dame jaune le toucha et il tomba à terre comme un bœuf qu'on abat.

Peronnik entra aussitôt dans le palais, tenant la *fleur qui rit* à la main. Il traversa successivement plus de cinquante salles et arriva enfin devant le souterrain à porte d'argent. Celle-ci s'ouvrit d'elle-même devant la fleur qui éclaira l'idiot et lui permit d'arriver jusqu'au bassin d'or et jusqu'à la lance de diamant.

Mais à peine les eut-il saisis, que la terre trembla sous ses pieds; un éclat terrible se fit entendre, le palais disparut, et Peronnik se retrouva au milieu de la forêt, muni des deux talismans, avec lesquels il s'achemina vers la cour du roi de Bretagne. Il eut seulement soin, en passant à Vannes, d'acheter le plus riche costume qu'il pût trouver et le plus beau

cheval qui fût à vendre dans l'évêché du *blé blanc*.

Or, quand il arriva à Nantes, cette ville était assiégée par les Français, qui avaient tellement ravagé la campagne tout autour, qu'il n'y restait plus que des arbres qu'une chèvre pouvait brouter. De plus, la famine était dans la ville, et les soldats qui ne mouraient point de leurs blessures, mouraient faute de pain. Aussi, le jour même où Peronnik arriva, un trompette publia-t-il dans tous les carrefours que le roi de Bretagne promettait d'adopter pour héritier celui qui pourrait délivrer la ville et chasser les Français du pays.

En entendant cette promesse, l'idiot dit au trompette :

— Ne crie pas davantage, et mène-moi au roi, car je suis capable de faire ce qu'il demande.

— Toi, dit le trompette (qui le voyait si jeune et si petit), passe ton chemin, beau chardonneret (1),

(1) *Koanta pabaour*. moquerie habituelle aux Bretons.

le roi n'a pas le temps de prendre des petits oiseaux dans les toits de chaume (1).

Pour toute réponse, Peronnik effleura le soldat de sa lance, et, à l'instant même, il tomba mort, au grand effroi de la foule qui regardait et qui voulut fuir ; mais l'idiot s'écria :

— Vous venez de voir ce que je puis faire contre mes ennemis ; sachez maintenant ce que puis faire pour mes amis.

Et, ayant approché le bassin magique des lèvres du mort, celui-ci revint aussitôt à la vie.

Le roi, qui fut instruit de cette merveille, donna à Peronnik le commandement des soldats qui lui restaient ; et, comme avec sa lance de diamant l'idiot tuait des milliers de Français, tandis qu'avec le bassin d'or il ressuscitait tous les Bretons qui avaient été tués, il se débarrassa de l'armée ennemie en quelques jours et s'empara de tout ce qu'il y avait dans leurs camps.

(1) Expression proverbiale pour dire qu'on n'a pas de temps à perdre.

Il proposa ensuite de faire la conquête des pays voisins tels que l'Anjou, le Poitou et la Normandie, ce qui ne lui coûta que bien peu de peine ; enfin, quand il eut tout soumis au roi, il déclara qu'il voulait partir pour délivrer la Terre Sainte et il s'embarqua à Nantes, sur de grands navires, avec la première noblesse du pays.

Arrivé en Palestine, il détruisit toutes les armées qu'on envoya contre lui, força l'empereur des Sarrasins à se faire baptiser, et épousa sa fille, dont il eut cent enfants, à chacun desquels il donna un royaume. Il y en a même qui disent que lui et ses fils vivent encore, grâce au bassin d'or, et qu'ils règnent dans ce pays ; mais d'autres assurent que le frère de Rogéar, le magicien Bryak, a réussi à reprendre les deux talismans, et que ceux qui les désirent n'ont qu'à les chercher.

NOTE

SUR LE CONTE DE PERONNIK L'IDIOT.

Il nous semble difficile de ne point reconnaître dans le conte de Peronnik l'idiot, les traces de la tradition qui a donné naissance à l'un des romans épiques de la Table ronde. Bien que défigurée dans le récit breton, et surchargée de détails modernes, la donnée primitive de la *Quête du saint Graal* s'y retrouve, en effet, nette et entière.

Ceci demande, du reste, quelques explications.

Dès le sixième siècle, les bardes gallois parlent d'un vase magique qui donne à son possesseur la connaissance de l'avenir, la science de l'univers, etc. ; plus tard, une fable populaire parle d'un vase d'or que possédait Bran le Béni et qui *guérissait toutes les blessures et rendait même la vie aux morts*. D'autres contes font allusion à un bassin dans lequel apparaissait sur le

champ le mets qu'on avait désiré. Toutes les fictions se confondirent à la longue, et les propriétés de ces différents vases magiques se trouvèrent attribuées à un seul, dont la possession fut naturellement recherchée par les grands coureurs d'aventures.

Or, il existe un poème gallois, composé au commencement du douzième siècle, qui roule tout entier sur cette recherche. Le héros, appelé Perédur, combat des géants, des lions, des serpents, des monstres marins, des sorcières, et finit enfin par conquérir le bassin et la lance, qui se trouve ainsi ajoutée à la tradition primitive.

On ne peut douter que cette fiction galloise, qui se répandit alors dans toute l'Europe, comme le prouvent les imitations essayées dans différentes langues, n'ait été, à plus forte raison, connue en Bretagne, qui se trouvait unie au pays de Galles par la communauté de l'origine et du langage. Elle dut s'y populariser à peu près telle que les bardes l'avaient apprise aux Armoricaïns. Mais, outre les altérations successives qui résultèrent bientôt de la transmission orale, les imitations françaises ne tardèrent pas à se mêler partout aux versions primitives. M. de la Villemarqué a en effet observé, dans son savant ouvrage sur les *Contes populaires des anciens Bre-*

tons, que, lorsque les fables galloises furent développées par les poètes français, elles parurent tellement embellies, sous leur nouveau costume, que les Gallois eux-mêmes abandonnèrent les originaux en faveur des imitations. Or, ce qui est vrai pour eux l'est également pour les Armoriciens, et il nous semble hors de doute que la tradition de Perédur, qu'ils avaient d'abord reçue, dut être sérieusement modifiée par le poème postérieur de Chrétien de Troyes.

Du reste, pour rendre plus clairement notre pensée, nous donnerons ici une rapide analyse de ce poème resté manuscrit, et par conséquent peu connu (1).

Perceval, dernier fils d'une pauvre veuve ruinée par les malheurs de la guerre, est simple, ignorant et grossier. Sa mère éloigne de lui avec soin toute image guerrière; mais, un jour, l'enfant rencontre des chevaliers du roi Arthur; il apprend le secret qu'on lui tient caché, et, ne rêvant plus que tournois et batailles, il abandonne le toit maternel et se rend à la cour d'Arthur. Chemin faisant, il voit s'élever un pavillon que, dans

(1) *Le chercheur du bassin*, Myvyrian, t. I, p. 8.

Le poème de *Perceval ou la quête du saint Graal* se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, mss. n^o 7523 et suppl. franc. 450. Nous en donnons l'analyse d'après M. de la Villemarqué en nous contentant d'abrégé son travail.

a simplicité, il prend pour une église, et il y entre. Après avoir dévoré deux pâtés de chevreuil et bu un grand pot de vin, il sort et bientôt arrive à Cardeuil, mal vêtu, mal armé, mal monté. Il trouve Arthur plongé dans une méditation profonde ; un chevalier félon vient d'emporter sa coupe d'or en défiant tout guerrier de la lui reprendre. Perceval accepte le défi, poursuit le ravisseur, le tue, lui enlève la coupe et lui prend son armure. Il est ensuite admis dans l'ordre de la chevalerie.

Mais le souvenir de sa mère le poursuit partout. Inquiet et rêveur, il s'éloigne. Que cherche-t-il ? Il ne le sait pas lui-même ; il va au hasard et sans but, où le porte son libre coursier. C'est ainsi qu'il entre dans un château qui s'offre à lui ; un vieillard malade y repose sur un lit ; un valet paraît, portant une lance d'où coule une goutte de sang ; puis, entre une demoiselle avec un *graal*, ou bassin d'or pur. Perceval a envie de demander l'explication de ce qu'il voit, mais il n'ose. Le lendemain, au sortir du château, on lui apprend que le vieillard malade se nomme le roi pêcheur et qu'il a été blessé à la cuisse ; on lui reproche, en même temps, de ne l'avoir point interrogé.

Il continue sa route, rencontre par hasard Arthur ét

le suit à la cour ; mais, le lendemain de son arrivée, une demoiselle vêtue de noir se présente et lui reproche brusquement d'être cause des souffrances du roi pêcheur.

— Sa blessure, dit-elle, est devenue incurable parce que tu as négligé de l'interroger.

Le chevalier, voulant réparer sa faute, cherche en vain à retrouver le palais du roi ; il en est repoussé comme par une main invisible, jusqu'au moment où il se décide à aller trouver un saint ermite auquel il se confesse. Le prêtre lui apprend que la cause de toutes ses erreurs est son ingratitude envers sa mère, que le péché lui a coupé la langue quand il eût fallu demander l'explication du *graal* ; il lui impose une pénitence, lui donne des conseils, lui révèle une oraison mystérieuse où se trouvent certains mots terribles qu'il lui défend de faire connaître ; et Perceval, absous de ses péchés, jeûne, adore la croix, entend la messe, communie et renaît à une vie nouvelle.

Il se met alors à la quête du *Graal*, et il est arrêté par mille obstacles. Une femme qu'il a aimée, Blanche-Fleur, se présente à lui et essaye de le retenir, mais il lui échappe. Il attache son cheval à l'anneau d'or d'un pilier qui s'élève sur une montagne appelée le Mont des

Douleurs, arrive enfin au château qu'il cherche, et demande cette fois l'histoire de la lance et du *graal*. Alors on lui apprend que la lance est celle dont Longus perça le côté du Christ, et que le *graal* est le bassin où Joseph d'Arimathie recueillit son divin sang. Ce vase est venu par héritage au roi pêcheur qui descend de Joseph et qui est l'oncle de Perceval. Il procure tous les biens spirituels et temporels ; il guérit toutes les blessures, et rend même la vie aux morts ; il se remplit, au gré de son propriétaire, des mets les plus exquis.

Après la lance et le *graal* on apporte une épée brisée : le roi pêcheur la présente à son neveu, en le priant d'en rejoindre les pièces ; il y réussit. Alors le roi lui apprend que le plus brave et le plus religieux chevalier du monde devait la réparer, selon les prophéties ; qu'il a tenté lui-même d'en souder les tronçons, mais qu'elle l'a châtié de sa témérité en lui faisant une blessure à la cuisse.

— Je guérirai, lui dit-il, le jour où périra le chevalier appelé Pertiniax, qui a brisé l'épée merveilleuse en tuant mon frère par trahison.

Perceval tue Pertiniax, grâce au secours du saint *graal*, lui coupe la tête et l'apporte au roi pêcheur qui guérit et abdique en faveur de son neveu.

Les rapports d'origine qui existent entre ce poème et le conte breton ne sont point, à ce qu'il nous semble, difficiles à saisir. Dans les deux récits il s'agit de la conquête d'un bassin et d'une lance dont la possession assure des avantages du même genre ; les héros de la version française et de la version armoricaine sont soumis à des dangers, à des tentations, et la réussite leur assure à tous deux la couronne. On pourrait même peut-être trouver quelques rapports de personnage entre l'idiote Peronnik allant devant lui sans savoir où, et arrachant à la fermière son pain de méteil, son beurre frais baratté, son lard du dimanche, et ce Perceval *simple, ignorant, grossier*, qui débute par *dévoré deux pâtés de chevreuil et boire un grand pot de vin*. A la vérité, les détails diffèrent et les épreuves subies par Peronnik ne ressemblent point, en général, aux épreuves imposées à Perceval ; mais, en revanche, elles rappellent, de fort près, celles que surmonte Perédur, le héros de la tradition galloise. Il semble donc que le conte armoricain a puisé successivement aux deux sources française et bretonne. Né de la tradition galloise, modifié par la version française, et enfin approprié au génie populaire de notre province, il est devenu, en s'altérant par une suite de transmissions, ce que nous le voyons aujourd'hui.

Peronnik l'idiot nous semble, en outre, digne d'être étudié par ceux qui, dans les traditions, cherchent surtout les traces du génie populaire. L'idiotisme, chez les tribus de race celtique, ne fut jamais regardé comme une dégradation ; mais, plutôt, comme un état particulier dans lequel l'individu arrivait à certaines perceptions ignorées du vulgaire. L'instinct animal, incontestablement plus développé dans ces natures hébétées, avait fait supposer aux Celtes qu'elles avaient une *connaissance de l'invisible* interdite aux autres hommes. Aussi les paroles de l'idiot étaient-elles regardées comme prophétiques ; on cherchait dans ses actes un sens caché ; on lui croyait enfin, selon l'énergique expression d'un vieux poète : *les pieds dans ce monde-ci et les yeux dans l'autre*. Or, une fois cette croyance établie, l'incohérence et le vague de ses manifestations, loin de dé tromper la foule, devait entretenir son erreur. Il en était de tout ce qu'il pouvait dire ou faire comme des oracles de l'antiquité auxquels on trouvait toujours deux significations contraires.

La Bretagne a conservé, en partie, cet antique respect pour les *faibles d'esprit*. Il n'est pas rare de voir, dans les fermes du Léonnais, quelques-uns de ces malheureux revêtus, quel que soit leur âge, de la grande

robe à boutons de corne et tenant à la main une baguette blanche. On les soigne avec tendresse et on ne les désigne que sous le doux nom de *chers innocents* (*innoçzauted kèz*); tout au plus, si l'on parle de l'un d'eux en son absence, l'appelle-t-on *diskyant*, c'est-à-dire *sans science*. Il reste à la ferme avec les femmes et les petits enfants; on ne lui demande point de travail, et, lorsqu'il meurt, ses parents le pleurent.

Je me rappelle avoir rencontré un jour, en parcourant les environs de Morlaix, un de ces idiots assis devant la porte d'une ferme, et qu'une jeune fille, sa sœur, faisait manger. Sa complaisance caressante me frappa.

— Vous aimez donc bien ce pauvre *innocent* ? lui demandai-je en breton.

— C'est Dieu qui nous l'a donné, répondit-elle.

Mot profond qui explique cette pieuse tendresse pour des êtres inutiles, mais précieux à cause de celui qui nous les a confiés.